

## Introduction

### Construction et destruction

Comme le donne à penser un ouvrage récent (*Le Rêve européen*, de Jeremy Rifkin<sup>1</sup>), le monde attend beaucoup de l'Europe, et l'Europe ne se constituera comme une *puissance* qu'en se donnant les moyens de répondre à cette attente. Mais qu'est-ce qui est attendu ? Le monde n'attend pas de bonnes intentions. Il attend que l'Europe invente un nouveau modèle industriel, capable d'interrompre le processus destructeur qu'ont enclenché la captation et l'exploitation illimitée de l'énergie libidinale des producteurs et des consommateurs, et qui conduit, dans tous les domaines, à un vaste processus de désublimation.

Car, dès lors que l'énergie libidinale des individus et des groupes est hégémoniquement détournée vers les objets de la consommation, tous les autres objets de la libido, et en particulier ceux qui, en tant qu'ils soutien-

---

1. Tr. fr. O. Demange, Fayard, 2004.

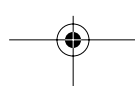




nent la sublimation, permettent la constitution d'une civilisation, sont désinvestis et gravement menacés. Ainsi de la famille, et, plus généralement, de l'éducation, et donc de l'école et des savoirs en totalité, mais aussi de la politique, du droit même, et de toutes les *sublimités de l'esprit*, fruits de ce que les Allemands appellèrent la *Bildung*.

Autrement dit, le monde entier et les Européens eux-mêmes attendent de l'Europe qu'elle réinvente l'idée d'une *civilisation* industrielle, et qu'elle affirme que l'*industrie* n'est pas *inévitablement* ce qui engendre la *régression*.

L'Union européenne, au cours des dernières années, a systématiquement privilégié l'expression sans limites d'un modèle industriel caduc, et a fait de la transformation en marchés de toutes pratiques sociales – ainsi réduites au pauvre statut de comportements de consommation – son unique objectif. Il en résulte aujourd'hui que la *construction* de l'Europe est de plus en plus vécue par les Européens comme un processus de *destruction* de l'Europe. Ce sentiment de menace est devenu d'autant plus vif que l'objectif unique de développement de marchés dans tous les « segments » de l'existence a été toujours plus explicitement visé au nom d'une idéologie posant comme principe absolu que les nations européennes devaient être mises en concurrence les unes avec les autres, et ce, sans qu'*aucun* horizon d'*unité supérieure* aux conflits d'intérêts possibles ait été dégagé et fortement affirmé. Or, les Européens savent à quoi les a conduits, par le passé, la concurrence entre leurs nations : deux guerres mon-



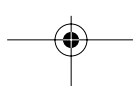
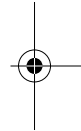


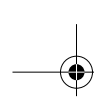
diales ont déjà ravagé la plus grande partie de l'Europe, outre celles qui les avaient précédées dans un passé plus lointain. Une semblable menace est aujourd'hui d'autant plus sensible que la désublimation, qui résulte du consumérisme illimité, devenu l'objectif unique, secrète la pulsion de mort, comme en prévenait déjà Freud.

Ce second tome de *Constituer l'Europe* esquisse une analyse critique des théories managériales de la motivation et de la performance qui dominèrent le XX<sup>e</sup> siècle et propose des principes pour la mise en œuvre d'un processus d'individuation psychique et collective européen tout à la fois résolument porteur d'un nouvel avenir industriel, et affirmant cet avenir, contre la désindividuation dominante, comme une forme inédite d'individuation.

La concrétisation de tels principes est ce qui conduit à l'esquisse d'une politique industrielle de l'esprit qui, dans le sillage de Paul Valéry, constitue le nouveau *motif* européen : un motif fondé sur une rationalité économique revisitée, réinvestissant la raison *euro-péenne*, ici conçue comme une économie du désir que concrétisent les motivations psychiques et collectives propres à l'âge des technologies industrielles de l'esprit.

Il est erroné de croire que les hommes trouvent leur bien-être dans la satisfaction de leurs besoins. Et c'est pourquoi, tout comme il faut artificiellement motiver le producteur à travailler (ainsi que l'explique si bien Max





Weber<sup>1</sup>), il faut susciter des besoins artificiels pour l'engager à consommer.

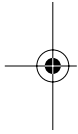
Mais la surconsommation, bien loin de satisfaire les hommes, les conduit vers le mal-être et engendre la laideur : nous vivons dans un monde dont la laideur suinte mécaniquement. Tous nous le savons, mais personne n'ose le dire : cela paraît réactionnaire. Et pourtant, tout le monde en souffre, et les pauvres bien plus que les autres : ils y sont exposés en permanence, ils ne peuvent plus échapper à ce devenir-immonde du monde, tandis que l'on ménage encore des réserves symboliques aux couches sociales solvables dans leurs ghettos dorés.

La mondialisation est exclusivement mise en œuvre aujourd'hui pour la réalisation des économies d'échelle au niveau planétaire, et elle induit ces phénomènes à ce niveau planétaire, créant des frustrations planétaires. Outre les immenses injustices sociales et les pillages organisés par les instances internationales, outre la destruction des conditions les plus élémentaires de subsistance pour des milliards d'êtres humains, elle engendre, du côté de ceux qui sont censés tirer profit de ces injustices (maquillées en règles imposées pour le respect des droits de l'homme), à savoir les habitants des pays industriels, à la fois une pression sur les salaires et les droits sociaux, et une ruine des existences, annulées par l'hégémonie des critères de subsistance.

Il en résulte une destruction des existences et des vec-

---

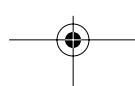
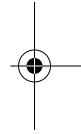
1. *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, tr. fr. E. de Dampière, Pocket, 1985, p. 60-61.

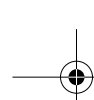




teurs de sublimation qui les constituent au plus intime de leur désir, comme l'origine même du désir. Or, une telle destruction est aussi celle des *motivations* sans lesquelles il ne saurait y avoir ni production ni consommation. Une telle destruction, autrement dit, est celle de l'économie capitaliste elle-même. C'est ce que ne veulent entendre ni les gestionnaires et investisseurs, ni les représentants politiques. Dès lors, ceux-ci veulent faire le bonheur des hommes contre leur désir. Et ils emploient pour cela des techniques éprouvées. Cependant, si éprouvées soient-elles, elles ne fonctionnent plus.

La question est ici le *motif* et les motivations qu'il engendre. Le motif, c'est-à-dire la raison ou le sens, est ce qui est devenu un objet de calcul à travers des techniques dites de recherche des motivations, dont je prétends montrer ici qu'elles détruisent leur objet *parce qu'aucun motif du désir n'est de l'ordre du calculable*. Ce sont ces techniques qui ont produit l'idéologie de la performance, conduisant elle-même à l'organisation de la concurrence généralisée. Il est évident que la concurrence est un facteur dynamique fondamental. La critique de l'économie étatisée, par exemple, argue des effets de contre-performance et de démotivation qui étaient caractéristiques des pays communistes pour démontrer que la concurrence des intérêts individuels est la condition de toute vitalité économique, et ces arguments sont de toute évidence bien étayés. Et pourtant, l'organisation capitaliste de la concurrence, en particulier au stade actuel de l'idéologie ultralibérale qui la caractérise, produit elle aussi massivement, désormais,





de la démotivation et du « pessimisme », comme semblait le découvrir le président de la République française, Jacques Chirac, après sa conversation télévisée avec de jeunes Français, le 14 avril 2005.

Les citoyens d'Europe craignent ce qu'ils vivent de moins en moins comme une construction de l'Europe et de plus en plus comme sa destruction parce qu'ils se méfient avec raison de l'idée fautive et dangereuse que l'on pourrait constituer l'Europe en mettant les pays en concurrence les uns avec les autres. Comment imaginer qu'une communauté puisse *se constituer* en mettant les peuples qui devraient la constituer uniquement *en concurrence, c'est-à-dire en opposition* ?

Le concept de concurrence ici mis en œuvre est une néfaste simplification de la question de l'émulation telle que la pensaient les Grecs, qui la nommaient *éris*. Que l'émulation soit au principe du dynamisme interne de toute communauté économique-politique est non seulement concevable, mais indépassable. La condition en est toutefois qu'elle consiste, en tant qu'émulation, à *élever* ceux qu'elle dynamise au-dessus des particularités qui se forment dans le processus qu'est cette émulation, et constitue en cela une puissance primordiale d'intégration : d'*individuation* sociale. L'émulation ne peut pas être le principe premier et encore moins unique d'une nouvelle communauté politique et économique. C'est précisément en tant que les relations entre pays d'une même communauté politique ne se réduisent pas aux échanges économiques et à la concurrence, et supposent un intérêt supérieur aux intérêts particuliers, qu'il faut distinguer une union politique d'une simple ligue

